

# De la chanson à la cuisine québécoise

*La culture québécoise au Japon<sup>1</sup>*

par Richard Leclerc, Université du Québec à Trois-Rivières

Hormis un concert du ténor Paul Dufault au printemps de 1917 et celui de la Musique du Royal 22<sup>e</sup> Régiment, donné à l'Ambassade du Canada, le 2 août 1952, l'apport culturel des Québécois au Japon ne prit son envol qu'avec l'Exposition universelle d'Osaka en 1970. Jusqu'à la fin des années 1960, la quasi-totalité des ressortissants canadiens-français au Japon sont des religieux. En raison d'une politique d'immigration sélective qui limite l'accès de l'archipel à certaines catégories de personnes et en raison du contexte historique, les Québécois ne sont pas portés à œuvrer au Japon en dehors des cadres de l'Église.

Lors de l'exposition universelle de 1970, le programme culturel du Pavillon canadien permet pour la première fois à des artistes québécois de faire connaître la vitalité de leur culture en présentant des spectacles. Sans l'invitation du gouvernement du Canada, peu d'entre eux auraient participé à l'événement.

Par ses activités de diffusion à l'étranger, le gouvernement fédéral contribue depuis lors à faire connaître ce dynamisme culturel. Disposant de budgets appropriés et d'une entente culturelle avec le Japon, le Canada occupe la place qui lui revient dans un domaine où le Québec agit timidement. Depuis 1989, les artistes québécois peuvent compter sur le Fonds Japon-Canada. Grâce à la générosité du gouvernement nippon qui a versé près d'un million de dollars au Conseil des arts du Canada, ils peuvent séjourner au pays du Soleil Levant pour

améliorer leurs connaissances ou s'exécuter devant un public.

Dans les années 1970, des artistes comme Jacques Michel et Ginette Reno ont eu le privilège de présenter des spectacles dans l'archipel à l'occasion de concours où ils représentaient leur pays. Ces événements ont procuré une grande visibilité à ceux qui savaient utiliser ce tremplin pour conquérir le marché japonais. Tous les artistes ont réussi à se démarquer et l'un d'entre eux a même vu son succès au Festival international de la chanson de Tokyo se propager dans le grand public. Adulé au Québec, René Simard, alors âgé de 13 ans, a remporté le 30 juin 1974 le premier prix d'interprétation et le trophée Frank Sinatra pour *Non, ne pleure pas (Midori iro no yane)*, qu'il avait chanté en français et en japonais.

Deux décennies plus tard, le Cirque du Soleil proposait une formule originale pour attirer des milliers de spectateurs. Les gens quittaient le chapiteau ébloui par le spectacle unique des saltimbanques québécois. Invité au Japon pour la première fois en 1992, le Cirque a connu un immense succès avec *Fascination*, présentée à Tokyo, Nagoya, Hiroshima, Osaka, Sapporo, Yokohama, Sendai et Kita-Kyushu, avec le soutien financier du réseau de télévision Fuji. Forte du succès obtenu, l'entreprise a investi 30 millions de dollars US pour la présentation, entre mars et septembre 1994, du spectacle *Saltimbanco*.

Les grands succès du cinéma québécois, tels que

*Mon oncle Antoine, Kamouraska* ou *Le déclin de l'empire américain*, ont été projetés dans l'archipel. Le cinéaste Claude Gagnon a contribué avec acharnement à la présence québécoise. Les efforts qu'il a investis au Japon dans la production cinématographique ont été récompensés en février 1979. L'Association des réalisateurs japonais lui a décerné le prix du meilleur réalisateur pour *Keiko*, le premier film indépendant réalisé dans ce pays.

Dans les années 1980 et 1990, quelques films ont été diffusés dans les salles commerciales (*Léolo*) et à la télévision (*Pouvoir intime*). Pour sa part, l'Office national du film a réussi à se faire connaître auprès des cinéphiles avertis, grâce à ses courts métrages d'animation souvent primés. En décembre 1979, les meilleures productions du Québec ont été honorées à l'Institut franco-japonais de Tokyo. Quatre mois plus tard, profitant du succès de Claude Gagnon, la délégation québécoise organisait une rétrospective de l'oeuvre de Claude Jutra (1930-1986) au Centre national du cinéma de Tokyo. La première Semaine du cinéma québécois a été organisée en 1985 par Claude Gagnon et les films PIA, avec le concours du ministère des Relations internationales. À l'affiche, six productions, dont *Sonatine* de Micheline Lanctôt qui remporte un grand succès. L'expérience a été reprise en 1987.

Comme c'était le cas pour la musique, les projections des films se concentraient dans le circuit des festivals et étaient davantage un moyen de faire comprendre la réalité québécoise qu'une manière de générer des revenus. Certains, comme les Productions La Fête, n'utilisaient pas cette approche. En octobre 1993, l'entreprise avait vendu à un distributeur nippon cinq films de la série *Contes pour tous*, pour diffusion commerciale.

La littérature québécoise est également connue au Japon. Elle s'est taillé une petite place dans les titres proposés par les professeurs de français. Les oeuvres de grands auteurs, comme Yves Thériault, se retrouvent sur les rayons des bibliothèques en versions originale et japonaise.

Aux ouvrages littéraires s'ajoutent les grands livres de référence, comme *Le Visuel : dictionnaire thématique, anglais-japonais*, dont plus de 140 000 exemplaires ont été commandés par les librairies. Ce succès démontre encore que l'archipel nippon ouvre ses portes aux innovations. Dès qu'il a été mis en vente par la maison d'édition Dohosha, le dictionnaire de Québec-Amérique contenant 25 000 mots s'est vendu rapidement.

Au-delà des activités institutionnelles qui dominent les relations nippo-québécoises, des individus contribuent à leur consolidation. De tous les laïcs qui ont résidé dans l'archipel, Marie Desjardins est probablement celle qui communique le mieux la joie de vivre du Québec au peuple nippon. Née à Saint-Jérôme (Laurentides), elle est arrivée au Japon en 1976 et s'est inscrite à l'université Sophia. Cinq ans plus tard, ses progrès linguistiques sont tellement fulgurants, qu'elle joue un rôle principal dans le drame *Mariko*, produit par la télévision nationale.

Après s'être mariée en février 1981 avec Utaka Hasegawa, elle s'est installée dans le village de Hara (Nagano), où le couple a ouvert le *Restaurant québécois*. Ils ont acquis une grande popularité en raison de la qualité de leur cuisine et de la publicité qui vante l'excellence et l'originalité de leur établissement.

Depuis plusieurs années, Marie Desjardins rêvait de publier en japonais ses meilleures recettes. Ce projet s'est concrétisé en janvier 1994 avec la parution de *Cuisine traditionnelle du Québec*. Par ses activités, Marie Desjardins transmet les habitudes culinaires du Québec à un nouveau public, tout en soutenant la commercialisation des produits agro-alimentaires québécois. ■

<sup>1</sup> Ce texte est dérivé du livre *Des Lys à l'ombre du Mont Fuji : Histoire de la présence de l'Amérique française au Japon*, réalisé grâce aux subventions de la Fondation du Prêt d'honneur et du ministère des Affaires étrangères et du Commerce du Canada.

